



D'après « La course » de Pablo Picasso

Sororité
Sorority
Sisterhood

Ma sœur « je te rejette et je
t'implore ».

Faire société, c'est considérer que la vie est plus facile à plusieurs. Même les arbres se soutiennent entre eux.

Faire société entre femmes La SORORITE est-elle possible ?

Introduction

Dans les années 1970/80, aux meilleurs moments du Mouvement des femmes, le terme **sororité**, qui ne date pas d'hier, ni d'avant-hier, semble, avoir trouvé un moment d'épanouissement signifiant. Il circulait dans les groupes informels de paroles de femmes au même titre qu'amitié choisie, amour, famille d'affinité et de luttes. Ces groupes étaient non mixtes et cultivaient la proximité et l'échange de paroles. Depuis, l'utilisation du terme est tombée de l'usage commun. Il continue de cheminer sous le manteau et revient sur le devant médiatique de façon cyclique, mais plus généralement, il ne se rencontre que dans des groupes restreints de femmes. Il est porté par quelques irréductibles volontaristes qui continuent à revendiquer son utilisation de façon incantatoire. Ce terme semble pourtant être en recherche d'incarnation, car au regard de ce qu'on souhaiterait vouloir lui faire porter, et en premier, la solidarité, la bienveillance entre femmes a bien des progrès à faire. C'est au point qu'il paraît, aujourd'hui, impossible de penser écrire une ode à cette sororité, dans une France toute vouée aux droits de l'Homme universel.

Avant d'analyser pourquoi la sororité se trace un chemin si difficile, essayons de comprendre sur quels terrains et dans quelles circonstances, elle apparaît et s'évanouit. Pourquoi rencontre-t-elle tant de difficultés à trouver vie. La question se pose ; est-ce une utopie, un objectif impossible ?

Sororité	Dans les années 1970/80, la renaissance du mot « sororité » représentait une tentative politique voulant faire échos au terme Fraternité du triptyque républicain prétendument universel ; c'est-à-dire englobant les femmes et les hommes. On savait alors que ce n'était pas une réalité. Il y a entre les frères et les sœurs une histoire qui pèse du mauvais côté pour les femmes ainsi qu'une réalité socio-culturelle faisant obstacle. La Liberté et l'Égalité qui précèdent la Fraternité dans la formule républicaine n'étant pas exactement réalisées dans les faits, faire vivre la sororité était une gageure.
Histoire	De même que l'Histoire et la fraternité ne naissent pas en 1789, la sororité a, elle aussi, fait son chemin avant les années 1970/80 , prenant des significations diverses. Le terme provient du latin <i>soror</i> , qui signifie sœur ou cousine, autrement dit, une femme de la famille.
Lien familial	En latin médiéval, il était utilisé dans les communautés religieuses de femmes (nonnes, sœurs cloîtrées...), mais il n'a perduré dans ce sens que jusqu'au XVI ^e siècle.
Organisation sociale et religieuse qui se protège	Sous son aspect formel, il a désigné le principe d'un groupe de « sœurs », doté d'une organisation sociale qui se protège par une forme de marginalisation. Il s'inscrit cependant dans les règles de la société globale et mixte, telle qu'elle se vit. Cela vaut particulièrement pour les communautés et congrégations religieuses depuis le Moyen âge. Ces femmes sont placées sous la protection et l'autorité des hommes, même si dans cet espace fermé, elles trouvent une forme de liberté et d'accès à une culture que l'extérieur leur dispute ou leur interdit ⁽¹⁾ .
Sororité laïque Solidarité, Écoute	Plus près de nous, le contenu du terme <i>sororité</i> des années 1970/80 n'avait plus de connotation religieuse mais présentait un caractère ambigu en ce sens qu'il contenait une forme de compagnonnage choisie, une écoute compassionnelle, une volonté de protection (non mixité des groupes) et une ambition politique. C'est-à-dire qu'il se chargeait de l'histoire qui a précédé en tentant de résoudre ses

¹ **Que disent l'histoire et la géographie ?** En Inde : La sororité est décrite comme le fait d'une communauté de femmes (prostituées sacrées) qui exclut les hommes entiers.

Avant 1940 : Dans le scoutisme féminin le concept de sestralité (terme formé à partir de sister) avait été développé.

Dans les années 1970 : Le terme sororité a été utilisé par les féministes françaises pour traduire le terme anglais sisterhood que les mouvements féministes américains avaient fabriqué en réaction au terme brotherhood (fraternité). Il est aussi l'expression de la solidarité entre femmes. La sororité désigne les liens entre les femmes qui se sentent des similitudes, des affinités, des vécus semblables, dus au fait qu'elles partagent la même condition féminine, qu'elles ont le même statut social. C'est justement cette dernière condition qui pose problème dans son fonctionnement à long terme car le statut social n'est pas le même pour toutes.

Le terme sororité désigne également des groupes de femmes, tel qu'ils se sont développés dans les **universités américaines**. Le terme anglais sorority correspondant a été développé en opposition au groupe masculin « fraternity ». Le terme fraternity se traduit plus comme confrérie. A l'image de ces confréries médiévales de solidarité et d'entraide. Ainsi le terme français sororité qui désigne des groupes de femmes pourrait aussi bien se traduire « consorie ».

Ainsi, plus communément, aux USA, sororité désigne l'esprit de solidarité et d'entraide ponctuelle, propre aux associations ou aux résidences d'étudiantes.

contradictions : faire vivre ensemble à la fois, solidarité dans un groupe de femmes constitué, protection contre l'extérieur, et revendication politique impliquant de participer à la vie sociale et de s'inclure dans une société peu favorable.

L'aspect politique revendiqué nous ramène à la Fraternité de 1790. Pendant la révolution française, l'égalité « universelle » affichée, ainsi que la citoyenneté et la fraternité ne concernent pas vraiment les femmes, quoi qu'en disent les universalistes.

Les vertus de la fraternité

Le terme Fraternité de la devise républicaine², qui s'adresse essentiellement aux hommes, est chargé de deux poids, c'est-à-dire d'une force double ; d'une part d'une vertu guerrière et d'autre part, d'une force symbolique. La Fraternité, qui vient du passé, s'institutionnalise portant avec elle la construction d'un imaginaire de filiation guerrière et civique entre frères d'armes.

1° La vertu guerrière de la formule reprend donc à son compte cette solidarité vitale et nécessaire entre combattants susceptibles de périr dans les batailles. Elle est connue et cultivée dans les armées antiques et peut-être avant, dans les chasses collectives. Dans la Grèce spartiate, par exemple, il fallait impérativement veiller sur celui qui combattait à vos côtés et le protéger. La fraternité s'incarne dans une forme responsabilité marquée pour l'autre, nécessaire à la survie, rejoignant ainsi la solidarité virile des frères d'armes. On retrouve cela dans tous les récits de guerre. Cette fraternité est recommandée, organisée. Elle fait partie de l'art de la guerre et des règles militaires communes.

La force symbolique de la fraternité

2° La force Symbolique

Au début de la Révolution « La fraternité » marque l'appartenance à un groupe, celui de la patrie. Elle prend à son compte la construction d'un imaginaire de filiation, d'une adoption choisie, extérieure à la famille »³. Les frères se choisissent. Elle est un des piliers importants de la construction sociale. En effet, des frères qui ne s'aiment pas ou sont rivaux quand le Père, autorité sociale politique ou religieuse⁴, ne peut plus faire la loi, courent inévitablement au conflit.

Jacques Attali a parlé de la fraternité comme « (d') un ordre social et un but de civilisation ». La sororité en est exclue puisque les femmes

² La Fraternité est la partie faible de la devise républicaine qui devrait bien, pour le coup, sortir de l'imposture et s'incarner réellement.

³ Bérengère Kolly : Thèse de 2012 – DR en Philosophie, Université de Lorraine

⁴ Ne peut-on penser que la mort du père suprême, le roi, le 21 janvier 1793, annoncée dès 1790/91 (déchéance du roi) et la mise à l'écart de l'ordre religieux, ont rendu cette fraternité, affichée et d'ordre moral, indispensable à un maintien de l'ordre symbolique. S'il y a conflit entre frères et que l'autorité du père quel qu'il soit ne s'exerce plus, il n'y a plus d'ordre.

La fraternité dans ce cas se présente comme une obligation, un substitut à l'autorité paternelle supérieure. Sans fraternité pas de nation. Sans pater familias et patria potesta, pas de famille (puissance paternelle sur la femme les enfants et les esclaves). Ce qui se vérifie toujours dans certaines organisations familiales où les frères aînés ont autorité sur la mère, les filles et les cadets.

n'ont pas de droits civiques et vont perdre, pendant cette Révolution, jusqu'au droit de se rassembler. Même à considérer que le terme fraternité ait été pris comme universel, la sororité ne s'inscrit ni dans les pratiques, ni dans les textes, ni dans les institutions. C'est un sous-produit dévalorisé et sans pouvoir symbolique qui ne peut simplement trouver vie que dans la solidarité au quotidien et dans la compassion.

Faire corps ou mourir

La devise « **La fraternité ou la mort** »⁵, rencontrée durant la Révolution peut s'interpréter comme une forme de solidarité guerrière mais aussi, dans le contexte, c'est une injonction qui renforce symboliquement l'idée de cohésion. Elle marque l'adhésion au groupe. C'est une sorte d'exorcisme contre le chaos social et la guerre qui menacent le pays. Il faut faire corps. Elle indique également le principe d'un rejet brutal de celui qui refuse les règles du groupe. On doit s'en séparer. Ce qui se faisait de façon irrévocable au moment de la Révolution.

Cette pratique de rejet d'une communauté humaine de celui ou celle qui affiche un désaccord a aussi été très pratiquée par les clans, les tribus, les religions, le communisme et les groupuscules qui en sont issus. Elle a également été exercée en direction des femmes qui ne se conformaient pas aux règles de comportement établies.

Solidarité de femmes

Comme la fraternité, la solidarité entre femmes, autre que familiale a une histoire mais n'est pas chargée des mêmes qualités. Elle est, dès l'origine, solidaire et compassionnelle. On peut penser que la sororité prend racine dans cet espace et va pouvoir évoluer à partir de là, en opérant une synthèse des expériences engrangées. Dans le passé lointain, être sœurs, indiquait se soumettre à la pratique de groupes de femmes constitués en marge, hiérarchisés et soumis à une règle, sous l'égide religieuse. Les contraintes et obligations portaient un caractère sacré, situé bien au-dessus de l'individu. En cela cette sororité portait une charge symbolique spirituelle, non guerrière, mais ce symbolisme ne s'exerçait pas par rapport aux valeurs de la société séculière.

Une autre solidarité de fait

Le terme sororité, véhicule un concept flou

Longtemps, les communautés d'origine religieuses ont cohabité avec une pratique solidaire de sexe (genre) de proximité, populaire, plus instinctive, sans nom, qui marquait qu'on s'entraidait, se consolait ou se reconfortait entre femmes – C'était et c'est encore un entre femmes, un principe coutumier non formalisée dont les hommes sont exclus. Il s'exerçait toujours sous forme de solidarité de voisinage, dans les villages et les bourgs, autour du lavoir ou de la fontaine, dans les quartiers. Il permettait de parler d'affaires de femmes. On a ainsi traité et on traite encore de la maladie, de la contraception, des

⁵ La révolution française (Robespierre et les tenants de la terreur, « la fraternité ou la mort » – « sois mon frère ou je te tue »), ont évoqué la devise : « liberté, égalité, fraternité » en décembre 1790. Elle fut peinte sur le fronton d'une mairie en juin 1793 et établie dans la constitution de l'An II (1795). La fraternité apparaît comme une obligation morale. La devise est officiellement adoptée à la fin du 19^{ème} siècle avec la 3^{ème} République.

accouchements et des avortements, c'est-à-dire de ces événements difficiles de la vie et de la mort qui ont toujours ponctué le quotidien des femmes. C'est certainement davantage une entraide compassionnelle fondée sur la sympathie qu'une sororité revendiquée et indéfectible. Il ne s'agit pas de quelque chose d'organisé en groupes structurés. Ce sont plutôt des noyaux d'individus qui se soutiennent, la plupart du temps en marge de ce que la société veut savoir. Le lien d'appartenance et le ticket d'entrée n'est pas la famille ou une communauté mais la reconnaissance d'une similarité de condition pour une résolution de problème.

Le terme Sororité ressurgit en 1830, avec l'idée d'un lieu indépendant, organisé, hors société et hors religion, prônant la solidarité entre femmes. C'est un entre soi, en marge, qui remet en question de l'organisation sociale

**La sororité
ressurgit
hors société et hors
religion**

Ainsi, les **Saint-simoniennes** (1825/1832) qui ont été exclues du mouvement, éditent un journal « les femmes libres » et parlent d'un « lieu sororal » dans lequel, les inégalités, la disparité et la hiérarchie sociale, qui font partie de la doctrine, sont discutées. Ce sont des « sœurs », femmes apparemment libres mais en conflits, entre elles. Elles disputent de l'organisation sociale et du sens de l'histoire qui est faite par les hommes.

**En 1938,
la sororité trouve
une autre voie en
Angleterre**

Virginia Woolf introduit une autre voie pour appréhender ce qui pourrait être la sororité

Dans son essai, « Trois Guinées », Virginia Woolf constate que la société laisse les filles et les sœurs en retrait. Les femmes, isolées dans la famille, sont des « frères », solidaires des mâles.

Il faut trouver une autre voie, entrer en résistance et « passer le pont » en se marginalisant de la société. Pour elle, il ne peut pas y avoir de « sœur », donc de sororité, si les femmes n'entrent pas en résistance. Autrement dit, la société telle qu'elle est conçue, fait obstacle à la sororité. Elle déplore que les femmes entre elles restent toujours dans la loi des mâles dominant et que cela entraîne inévitablement des ruptures de solidarité.

**Dans les années
1970
en France**

Dans cette même voie de résistance, le MLF a proposé un « entre copines » et l'amour entre femmes (jeu de miroir et de réciprocité). Les féministes ont tenté de pratiquer la protection par l'amour du même, avec une règle de fonctionnement qui contrecarrait la rivalité. La réalité n'a pas tardé à reprendre le dessus parce que ces principes entraînent en conflit ouvert avec l'organisation de la société et le jeu des pouvoirs aussi bien politiques qu'économiques. Les groupes d'alors avaient une fonction cathartique mais n'apportaient pas une place sociale, sauf à se commettre ou à jouer avec les forces constituées en place, toutes aux mains des hommes. Pouvoir et puissance ont toujours été du côté des « frères » dans le processus républicain et social. La revendication de la pluralité, affichée par les groupes de femmes, celle de faire corps nouveau dans une démarche en discontinu rendaient impossible la formation d'un commun solide : pas de front unitaire, pas

même de parti. Ce mouvement était tissé de multiplicités avec quelques meneuses ayant la parole facile, pignon sur rue, ou un désir d'agir, chevillé à une conviction irrépessible.

Des textes

Le Mouvement des femmes s'est pourtant inscrit dans la mémoire collective par des publications et des journaux, par des manifestations aux slogans imaginatifs. Il y eu des dates symboliques marquantes qui agissent encore aujourd'hui comme des repères et des hauts faits⁶. C'était un désordre jubilatoire qui s'est distendu dès que des intérêts concrets ont vu le jour ; dès que l'appel de la maternité ou le besoin d'une vie sociale moins confinée ont fait surface. Ce mouvement était une sorte de société, sans société, un collectif ancré sur l'individuel.

Des ruptures

C'était une sororité sans mythe et avec une absence d'imaginaire commun et d'analyse prospective. La solidarité cessait dès le moindre désaccord politique. Nombreuses sont celles qui ont été rejetées ou qui se sont exclues. A terme, seules, pouvaient survivre convenablement celles qui avaient opéré une rupture pour rejoindre la société établie, les familles, celles qui se coulaient dans les groupes politiques mixtes, dans les institutions, ou qui ont pu exercer un métier rémunérateur. Elles trouvaient une place sociale qui leur donnait une assise et une forme de reconnaissance, ce que ne pouvait apporter les groupes de femmes.

Une forme de vie sociale

Cette fin annoncée et progressive a généré bien des tragédies humaines, car militer dans ces communautés informelles, impliquait une rupture, une abnégation, une marginalisation de fait et une mise en danger permanente de se voir rejeter hors du « clan ». Dès lors, la solidarité ne s'exerçait plus et la reconnaissance affective non plus.

Il fallait être forte, intégrée, acceptée, de toute façon soumise aux règles non dites, mais agissantes. C'était une aventure exaltante, faites de rencontres improbables, un véritable brassage social. Ce qui ne se disait pas, c'est que certaines gardaient un pied dans la société des hommes, avec ses avantages, tandis que d'autres lâchaient prise, se mettaient totalement en danger, en espérant trouver une société nouvelle et une reconnaissance, enfin.

Ces groupes, dans le meilleur des cas apportaient une forme de vie sociale qui pouvait se concrétiser par la réalisation d'un projet (concret ou politique), mais ils restaient un entre soi féminin qui se confrontait aux autres clans de même type. Restait toujours en suspens la question des moyens et du comment avoir prise sur l'autre société, La société, celle tenue par les hommes.

⁶ Dépôt d'une gerbe sur la tombe de la femme du soldat inconnu, manifeste des 343, débat pour la loi sur L'IVG, plus récemment, loi pour la parité.

Une communauté sororale est-elle possible ?

« Une communauté fraternelle (ou sororale), c'est l'**arrachement synchrone de plusieurs moi... vers un point de référence** » dit Régis Debray⁷. Quel pouvait être ce point de référence dans les années 1979/80 ?

Pour la sororité, un projet ? Lequel ? Des projets ? Ces ensembles de femmes ne ressemblaient à rien de connu. Les femmes parlaient entre elles, vivaient, riaient, dansaient, s'invectivaient, conjuraient les malheurs passés pour se libérer du joug et de l'injustice. C'était un ensemble imaginatif au quotidien, sans contrainte et sans contrôle, disparate, désordonné, qui tantôt s'épuisait, tantôt se ressourçait. Il perdit de sa vitalité les années passant. La vie apporta ses contraintes et offrit des modèles alternatifs, connus depuis toujours, qui avaient fait leurs preuves. Il fallait bien à un moment donné se raccrocher à cette société, qui bronchait à peine, qui accumulait les reniements et s'empressait de se tourner vers un capitalisme débridé.

**Toutes étaient
égales en
apparence**

Comment ces groupes, en marge de la société masculine dominante qui tenait tous les rouages politiques, économiques institutionnels, pouvaient-ils pratiquer une sororité réelle ?

Dans les faits, ils offraient un adoucissement existentiel qui ne cicatrisait rien. Toutes étaient égales, sans hiérarchie instituée, sans origine sociale affichée, sans âge. L'argent ou la position sociale n'intéressait pas, du moins, c'est ce qui se disait. De fait, c'était une sous-société. La société, la vraie, marquait toujours les appartenances et les hiérarchies. Elle avait l'organisation et les moyens pour agir sur les faits.

Dans ce groupes, cependant, le « nous » existait avec le désir d'être ensemble. Il y avait cet enthousiasme pour une liberté folle et l'aspiration à autre chose de possible. Toutefois, par-dessus l'enceinte de la non-mixité, les groupes étaient poreux. Il y avait à l'intérieur une aristocratie importée. Les ressources, comme les références sérieuses venaient trop souvent de l'extérieur installé et organisé.

Pour celles qui venaient de nulle part, qui parlaient de nulle part ou qui ne parlaient pas, pour celles qui avaient coupé les amarres appelées par cette liberté effervescente de 1968, pour celles qui n'avaient vraiment rien, pour les esseulées, les laides, les faibles, pour celles qui n'avaient pas de diplômes ou de titres, pour celles qui avaient peine à s'exprimer en public, pour celles qui trimbaient un accent faubourien ou des manières provinciales, que de non-dit et d'hypocrisie ! Dans ces groupes, il y avait de l'écoute, chacun parlait de soi à son tour. Il y avait de l'empathie pour les semblables, une solidarité de cause, de la compréhension, oui, mais de la compassion rarement, de la cruauté souvent. Des amitiés se nouaient et de l'amour surgissait. Était-ce faire société ?

⁷ Un moment de fraternité, 2010

Libération des esprits des corps et des possibles

Ce qui se jouait à l'intérieur de ces groupes, c'était la libération des esprits et des possibles, celle du corps des femmes, d'ailleurs mal compris à l'extérieur. C'était le contrôle des maternités et la revendication d'une égalité sociale. On se confrontait à une liberté neuve, sortant à peine d'une soumission ancestrale. C'était essentiel mais peut-être pas suffisant pour construire une solidarité forte, fondée sur la reconnaissance et l'acceptation de l'autre comme telle ?

Il existe toujours une répugnance à se retrouver dans un groupe opprimé. Cela ne favorise pas l'estime de soi, si rien d'autre ne vient l'étayer. La sororité d'alors se vivait au jour le jour, sans plan, sans règles, sans vision d'avenir. Elle était instable dans la mesure où l'extérieur exerçait un tropisme c'est-à-dire un mouvement logique qui appelait à répondre à la création d'une famille (mariage, enfants...), à trouver un travail, à se battre pour une place ou une reconnaissance. Les féministes des années 1970 étaient pourtant confiantes en leur jeunesse, elles étaient des cigales généreuses qui ne voyaient pas venir l'hiver.

Le politique jouait dans la cour des grands, c'est-à-dire des hommes. Il fallait passer le pont levis pour se faire entendre à l'extérieur.

Ce fut possible alors par des formules imaginatives, des coups médiatiques, des manifestations, des publications et des revendications incessantes et par la rébellion de toute une génération.

Le jeu des groupes mixtes

Plus intégrés, les groupes mixtes, arborant une étiquette politique, syndicale ou sociale reconnue n'apportaient pas, ou peu, de participation directe à l'effervescence interne mais ils apportaient le trouble. Ils étaient en embuscade, femmes en avant et pratiquaient l'entrisme en proposant leur soutien logistique. La sororité en gestation était confrontée à une mixité arrogante, visiblement bien nantie.

Intégration et mainstream

Au milieu des années 1970, un mouvement centrifuge a commencé à se mettre en marche pour trouver son apogée en 1981 avec la prise du pouvoir par l'Union de la gauche. Nombres de figures emblématiques des groupes de femmes ont rejoint les groupes politiques et les syndicats établis, puis le pouvoir en place, en se trouvant des postes institutionnels, politiques ou médiatiques. Nous n'étions plus dans l'insurrection ou la révolution, nous étions dans un accommodement avec une société qui ne remettait plus en question véritablement la réalité de la domination masculine. Les beaux discours et la solidarité désertaient les faits au quotidien, excepté par l'action d'une capillarité culturelle. Ils avaient trouvé un relais institutionnel et législatif avec des moyens et des discours officiels. Le pont de Virginia Wolf était repassé dans l'autre sens, en direction de l'autre société. La sororité à fait grise mine. Bien entendu, il fallait continuer à pouvoir vivre. Le jeu de la concurrence, la recherche d'une place au soleil, la lumière des médias, le pouvoir, avaient bien des attraits. Les réflexes premiers ont repris force : *« Je t'aime bien mais tu es ma rivale dans ma quête de légitimité. Je ne te reconnais pas la moindre autorité lorsqu'il s'agit du monde extérieur »*. La sororité des années 1968/1970 a pris un coup.

Il restait certainement de la solidarité, de l'amitié mais cela ne liait que les individus. Ce n'était plus un principe supérieur c'est à dire une organisation sociale, solidaire, unie quoiqu'il arrive, combative pour chacune et pour toutes. Le féminisme a pris le chemin de l'intégration (mainstreaming) et du sérieux reconnu. Les thèmes de combat se sont ainsi repositionnés pour trouver des issues positives mais la sororité en a été fragilisée, du moins dans sa lisibilité et dans la vigueur de son principe.

Le terme sororité continue de cheminer ; il se politise et s'élargit

En France dans les années 2000

En France, Clémentine Autain revendique le terme dans l'Humanité puis, le 8 mars 2007, dans un discours à Dijon, Ségolène Royale, propose de transformer la devise républicaine en « Liberté, Egalité, Sororité ». Ainsi, le mot « Fraternité » chargé d'un universalisme de façade depuis la Révolution disparaîtrait-il des frontons républicains ? Cette substitution d'un terme par un autre qui met en avant les femmes est une tentative pour changer la devise en une formule politique revendicatrice. C'est un cri de guerre en direction de tous, mais surtout en direction des femmes qui sont essentiellement concernées, puisqu'interpellées. Il aurait au moins fallu unir les deux, Fraternité et sororité, dans le triptyque. Néanmoins, rien n'aurait garanti alors la clarification du sens de sororité et de son entrée dans les faits.

Plus consensuelle, Florence Montreynaud a proposé le mot adelphité sur la racine grecque adelph- qui a donné les mots grecs signifiant sœur et frère. Il ne s'agit donc plus d'un renversement conflictuel mais d'une forme de symétrie intégrée. Considérant que le mot Fraternité a une histoire longue⁸, la force politique intentionnelle initiale de la « Fraternité » des frontons (devoir civique, obligation morale, lutte pour le bien commun), disparaît de la formule qui, neutralisée, s'alanguit dans un lissage sémantique qui rappelle une morale christique.

Il reste un long chemin pour sortir de l'entre soi fondé sur l'individualisme et faire de la sororité une force à transmettre

Un grand chagrin

Nous avons été tellement longtemps sous le joug et la domination du pouvoir mâle, nous avons été si fréquemment empêchées, que les habitudes de soumission, de crainte et de rivalité ont été prises et ont été transmises⁹ face à la brutalité virile. La découverte, pour chaque femme de l'étendue universelle de la domination masculine, quelle qu'en soit l'origine, est un chagrin¹⁰ dont nous aurons du mal à nous remettre. C'est un fait aujourd'hui mais ce n'est peut-être pas une fatalité pour le futur.

⁸ La fraternité apparut avant dans la morale stoïcienne et dans la doctrine chrétienne : Mathieu : « Un seul est votre maître et vous êtes tous frères ».

La fratrie unit la famille et tente de faire obstacle à la désunion sous l'autorité divine.

⁹ La litanie des horreurs subie par les femmes depuis l'aube des temps est sans fin et explique que nous avons du mal à sortir de la servitude volontaire.

¹⁰ Françoise Héritier : Valence différentielle des sexes

En ce début de XXIème siècle, la sororité ne peut avoir le même statut symbolique que le terme/devise « Fraternité » affichée sur les frontons. Notons d'ailleurs que cette « Fraternité » a bien du mal à trouver sa voie pour entrer dans les faits.

Entre femmes, nous ne faisons pas société, nous sommes encore dispersées, isolées et éclatées. Moitié de l'humanité, nous ne nous aimons pas, nous ne nous estimons pas, nous ne nous respectons pas. Il y a encore trop de misère, de violence, d'irrespect et de contraintes pour les femmes. On comprend qu'il soit bien difficile, pour toute femme d'accepter une appartenance à un sous-groupe humain. Comment ne pas essayer de se démarquer et par là même de pactiser ? Comment accepter de rester dans le camp des opprimés sans essayer de s'en extraire par toutes sortes de moyens ? Se démarquer des autres femmes, affirmer être différente, se vivre spéciale, particulière, se frotter au pouvoir, s'appuyer sur celui qui propose un adoucissement de condition, une complicité relative, sans d'ailleurs rien lâcher de sa prééminence.

La domination est toujours là, et une voix mâle quelconque a toujours trop fréquemment autorité sur une voix femelle, quelle que soit la connaissance ou la sagesse de celle qui la fait entendre.

Que faire ?

Fières d'être femmes, il ne faut plus laisser de femmes isolées et désespérées sur le bord de la route

Il faut donner au mot sororité un statut d'ampleur universelle. Cela implique non seulement d'extirper de son sens toute idée victimaire, mais, le mot doit se charger de la fierté et de la force de l'appartenance des femmes à l'humanité. Autrement dit, nous devons refuser avec une volonté exigeante, que, d'une part, toute femme soit considérée comme une proie, un ventre, une servante, une intelligence auxiliaire et, d'autre part, refuser qu'un regroupement de femmes pensantes, agissantes et solidaires, soit marqué comme un sous-groupe négligeable de la société qui nous constitue. Il faut construire un pont solide vers toutes les fonctions de la vie sociale mais à partir de la sororité ; qu'il soit relevable en cas de danger pour nous conforter entre femmes, mais qu'il puisse s'abaisser pour participer pleinement à la société, à sa gestion, ses projets, ses utopies. Les femmes doivent pouvoir « faire société » dans une sororité incluse dans l'ensemble de la société, sans arrière-pensée, pratiquant une solidarité sans faille, avisée et bienveillante, loin des futilités ou des gestes de soins réparateurs qui nous enferment trop souvent. Etre sœurs, se soutenir entre femmes, s'accepter, s'estimer doit devenir une fierté, devenir synonyme de force, de créativité de pouvoir-être et de pouvoir faire collectivement. Pour résumer, comme le préconisait Virginia Wolf, cesser d'être le « frère » solidaire et la servante des mâles. Ce serait un acte politique majeur.

Faire société

La sororité manque à tous. Si l'exigence que cesse la tutelle, sournoise ou revendiquée, est mise sur la table, si le refus de la violence prédatrice et coercitive à l'encontre des femmes, telle qu'elle est organisée et cultivée, érigée en mode de fonctionnement social et politique, est affirmé suffisamment fortement, nous pouvons y arriver.

Nous ne devons pas perdre ce que des générations de femmes ont gagné à force de combats et d'abnégation.

**Valoriser
une sœur nous
valorise toutes**

Les femmes peuvent s'aimer et se respecter entre elles. Elles peuvent cesser d'être rivales. Elles valent beaucoup mieux que ce que les hommes et leurs complices leur ont fait intérioriser depuis des siècles.

La sororité n'a pas une culture guerrière. Tant mieux. Elle n'est pas mièvre pour autant et peut trouver ses moyens.

En France, nous sommes citoyennes, nous sommes 52% de la population. Les filles réussissent très bien à l'école et à l'université et pourtant, aucune solidarité de sexe (de genre) ne se manifeste de façon organisée et durable, sauf à des moments ponctuels d'indignation collectives et pour des causes précises. Nous en sommes encore à quémander les moyens d'un pouvoir faire et l'autorisation d'un pouvoir être.

La sororité est un gant à relever. Ce n'est pas seulement dans des groupes ou des sous-groupes qu'elle doit vivre. Elle doit s'apprendre et s'exercer pour l'ensemble des femmes par les femmes. Ce doit être une vertu générale, revendiquée, une fierté humaine, érigée en valeur absolue.

Nous n'avons pas de maître. Nous avons des modèles, même si ce ne sont pas toutes des guerrières. Nous avons la force vitale, nous avons la résistance et l'intelligence. Nous n'avons pas besoin de protection et de surveillance pour nous empêcher de déroger aux règles qu'on veut nous imposer. Nous pouvons nous choisir des bannières et des symboles propres, nous pouvons exhumer notre longue histoire et porter au jour nos récits, non plus ceux égrenant les souffrances subies, mais ceux de nos réussites. Ce sont autant de marques et de repères. Nous pouvons exiger un respect sans être enfermées dans la sainteté, ou la chasteté. Il n'est plus temps de pratiquer essentiellement l'entre soi protecteur. Nous ne sommes plus des victimes. Nous ne devons plus avoir à demander les moyens de faire. Nous devons plus nous laisser diviser, enfermer, isoler ou nous mettre en marge nous-même. Nous sommes des sœurs humaines, et sacrées comme telles. Nous devons agir en nous respectant les unes et les autres et en comprenant que toute atteinte à la liberté ou à l'intégrité d'une femme est une atteinte à toutes les autres. Il faut réaliser que valoriser une sœur nous valorise toutes.

Que l'autre moitié de l'humanité fasse sa propre révolution, extirpe toute idée d'appropriation, de soumission de l'autre, de domptage, de domestication, d'utilisation, d'exploitation, et respecte ce que nous sommes. Cela chassera la misère sexuelle, la violence et la peur.

Il y a des hommes qui travaillent à élever l'être humain au-dessus de ses réflexes premiers, de ses croyances paresseuses et de ses instincts de meurtre. Ce sont des alliés.



*Je remercie Geneviève Fraïsse dont j'admire la pensée
et Bérengère Kolly que j'ai pu entendre sur le sujet
lors de conférences*

Michèle Baron-Bradshaw